

Une vie à la mode chinoise

L'histoire de l'artiste Tchen Gi-Vane se confond avec celle de la Chine du XX^e siècle. Décédée en 2021, cette forte personnalité laisse derrière elle une incroyable collection de vêtements et de bijoux, à retrouver prochainement à Drouot.

.....
PAR SANDRINE MERLE

Tchen Gi-Vane naît au début des années 1920 dans un milieu intellectuel : Cheng Shewo, son père, est un célèbre éditeur de journaux de la République de Chine et partisan de Chang Kaï-chek. Suite à la révolution menée par Mao en 1949, toute la famille fuit à Hong Kong puis Shanghai : Tchen Gi-Vane ne retournera qu'une seule fois dans son pays d'origine, en 1983. C'est d'ailleurs à cette occasion qu'elle revoit sa sœur devenue, elle, cadre du Parti communiste. Deux destins aux antipodes... Car Tchen Gi-Vane, virtuose du piano, a débarqué en France en 1951, après que le compositeur Darius Milhaud, séduit par ses talents de musicienne, lui a obtenu un visa. Elle rencontre alors Philippe Bertrand, ingénieur, d'origine auvergnate, avec qui elle se marie un an plus tard. « Ancien officier de marine pendant la guerre d'Indochine, il était fasciné par l'Extrême-Orient. Il a été le premier engagé volontaire là-bas ; il était aussi dans le Japon occupé par MacArthur. Ma mère était le centre de sa vie », explique leur fille, Anne Bertrand. Pour son épouse à la personnalité excentrique, artiste iconoclaste, à la fois peintre – l'un de ses tableaux, *L'Orchidée abstraite*, figure dans la collection du musée Cernuschi – et musicienne, Philippe

construit une pagode derrière leur maison de Rambouillet. Elle passe alors la majeure partie de ses journées dans ce lieu hors du temps, rempli d'objets chinois et d'instruments de musique exceptionnels (gongs, grelots, monocorde, cymbales, cloches tibétaines). Au fil des années, cette pagode est devenue un lieu d'échange sur la musique et la culture traditionnelles chinoises avec concerts, expositions, cours de taoïsme donnés par l'artiste et son mari.

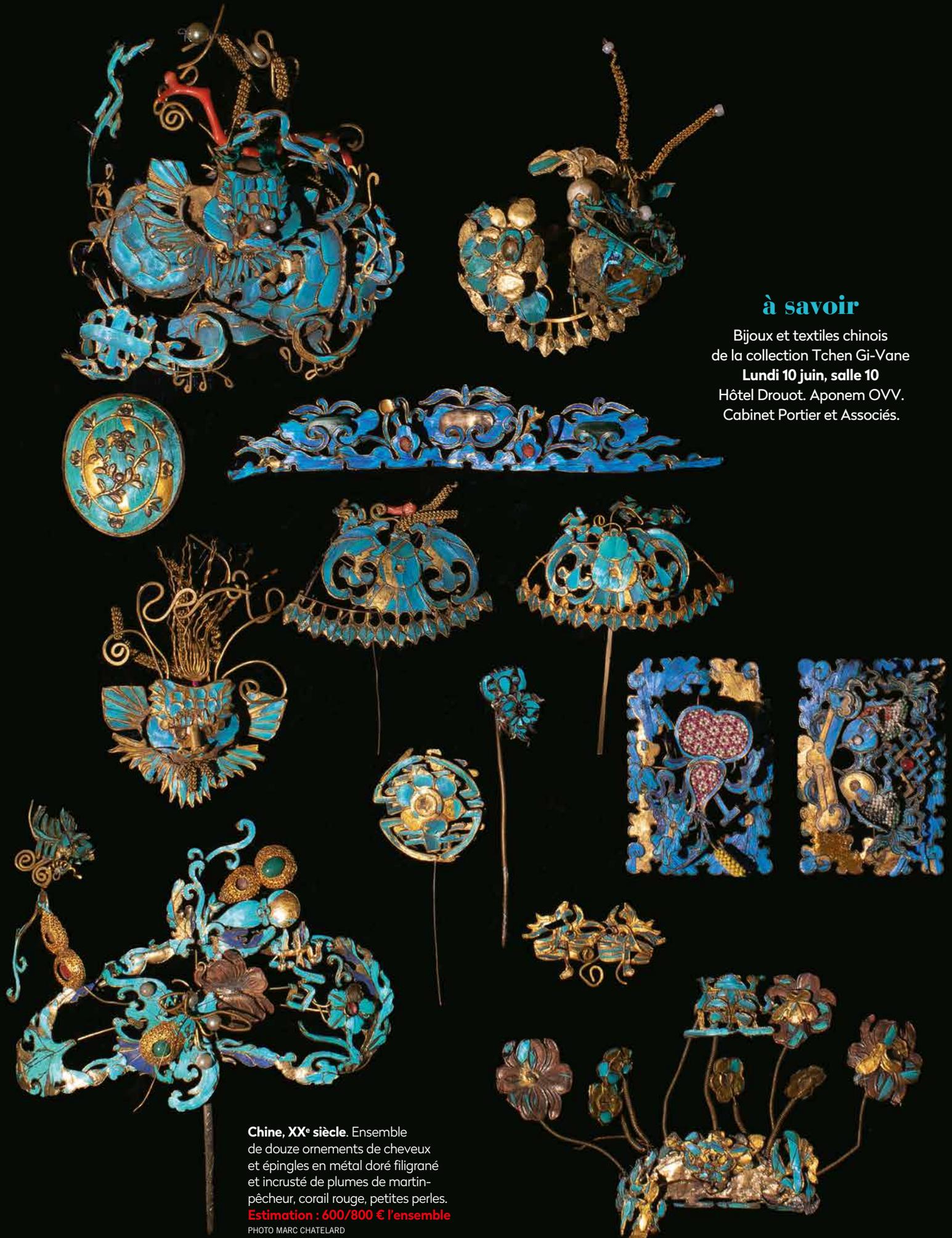
Profusion et raffinement

Tchen Gi-Vane n'a jamais adopté les vêtements occidentaux ; elle portait tuniques et vestes brodées de dragons, robes en soie rouge imprimée de pivoines, etc. Tout était trouvé à Drouot et chez les antiquaires. « Je n'ai pas souvenir de l'avoir vue habillée deux fois de la même façon, et elle demandait systématiquement à mon père de la photographier ; elle a ainsi accumulé des milliers d'images, et une collection dont nous ignorions l'ampleur car elle la conservait à l'abri des regards », poursuit Anne Bertrand. Elle transformait et raccourcissait certains vêtements, elle les amputait aussi de leurs manches. Et pas question de les réserver aux grandes occasions : elle sortait ainsi tous les

jours, y compris pour prendre le bus. Les habitants de Rambouillet ne sont pas près d'oublier cette silhouette aussi théâtrale qu'anachronique... D'autant que Tchen Gi-Vane ajoutait des bijoux dans sa perruque d'un noir de jais : fleurs démesurées, bracelets de jade vert et blanc, tissus enroulés, etc. Elle accumulait les colliers, parfois composés d'éléments disparates, boules d'ivoire sculpté, éléments d'ailes de phénix, perles de corail, maintenus par des liens tressés multicolores et des jolis nœuds bouddhistes. Sur une photo, on voit qu'elle a associé le tout à une broche de style français, en or, illuminée de diamants, très années 1950. « La famille bourgeoise, très traditionnelle, de mon père n'a jamais souhaité la rencontrer, alors qu'elle s'était convertie au catholicisme pour l'épouser. Cela a sans doute contribué à l'ancrer dans cette excentricité », explique Anne Bertrand. Parmi la profusion de textiles dispersés dans cette vente, une cinquantaine de pièces des XVIII^e et XIX^e siècles sont en bon état (entre 2 000/3 000 € et 10 000/12 000 €). Des vestes, des robes d'opéra et des robes de concubine appelées « chen yi », formées à la fois par des éléments manchous – un col rond à boutonage droit et une coupe droite, sans fente sur les côtés – et des éléments Han, une coupe ↻



Chine, fin du XIX^e siècle. Robe chen yi en soie mauve, décorée de narcisses et de motifs de caractères de longévité ronds, quasiment identique à celle portée par l'impératrice Cixi dans le portrait réalisé par l'artiste Katharine A. Carl.
Estimation : 20 000/30 000 €



à savoir

Bijoux et textiles chinois
de la collection Tchen Gi-Vane
Lundi 10 juin, salle 10
Hôtel Drouot. Aponem OVV.
Cabinet Portier et Associés.

Chine, XX^e siècle. Ensemble
de douze ornements de cheveux
et épingles en métal doré filigrané
et incrusté de plumes de martin-
pêcheur, corail rouge, petites perles.

Estimation : 600/800 € l'ensemble

PHOTO MARC CHATELARD

➔ ample et des manches immensément larges (qui ont d'ailleurs inspirées celles du kimono). Certaines de ces pièces ont leurs artefacts au Palace Museum. Les motifs décoratifs s'inspirent des mondes animal et végétal, souvent associés, dont les significations portent bonheur, prospérité, immortalité, fertilité conjugale : branche de bambou, chauve-souris, nuage stylisé, caractère «Shou» de longévité, bande de *lishui* (rayures arc-en-ciel) et de flots stylisés d'où émergent des pics sacrés. Quel raffinement dans les médaillons damasés de fleurs et papillons, des broderies aux fils polychromes où l'on distingue des femmes se promenant dans un jardin, près d'un pavillon ou d'un pont ! Tout est soumis à une stricte codification : ainsi, seuls l'empereur et son entourage le plus proche sont autorisés à porter des dragons à cinq griffes, tandis que l'emploi du jaune impérial était l'apanage du souverain, de l'impératrice, de l'impératrice douairière et de la première concubine. « Ma mère ne portait pas ces pièces très exceptionnelles », précise sa fille.

Combinaisons subtiles

La chen yi (20 000/30 000 €), en soie légère mauve qualifié de « bleu neige », la plus belle et la plus rare, représente l'excellence du savoir-faire Qing de la fin du XIX^e siècle. Les narcisses et les motifs de caractères de longévité se déclinent dans une palette de «trois bleus» (*san ian*), très courante dans l'esthétique Qing. Elle fait référence à une combinaison de fils de soie de différentes nuances et dont le nombre peut parfois atteindre plus d'une dizaine, contrairement à ce qu'indique son nom. Ceux-ci reflètent l'esthétique raffinée et élégante de la porcelaine bleu et blanc. On constate aussi une coordination parfaite entre les motifs principaux et les bordures. Au-delà de l'excellence technique, cette pièce possède une valeur historique unique : elle est quasiment identique à celle portée par la dernière impératrice, Cixi, sur le célèbre portrait à l'huile réalisé par l'Américaine Katharine A. Carl. L'artiste a en effet fidèlement reproduit les détails des vêtements. C'est impressionnant : même mouvement des tiges, des feuilles et des narcisses, même disposition des caractères ronds de longévité, mêmes motifs décoratifs sur les bordures du col, de la patte de boutonnage et des manches.

Pièces muséales

Les bijoux collectionnés par Tchen Gi-Vane font la part belle au jade (néphrite et jadéite), « pierre du ciel » historiquement considérée comme la plus précieuse en Chine, bien plus encore que le diamant... La vente propose plusieurs ensembles du XX^e siècle, très faciles à porter : bracelets jonc simplissimes, pics



Tchen Gi-Vane portant l'une des coiffes en plumes de martin-pêcheur, proposées dans la vente (1 500/2 000 €).

à cheveux (200/300 €), boucles de ceinture et plaques sculptées sur lesquelles apparaît la ménagerie mythique : dragon, chauve-souris, phénix, papillon, etc. L'une des plus spectaculaires, montée dans un cadre ajouré en vermeil filigrané, est ajourée de dragons pourchassant la perle avec des incrustations de plumes de martin-pêcheur (200/300 €). Celles-ci, emblème de la fidélité conjugale et omniprésentes dans les bijoux de cour, évoquent un travail d'émaux cloisonnés d'un turquoise vif et éclatant. En réalité, les plumes transparentes, entières ou découpées, sont parfaitement ajustées barbe après barbe, pour créer un aplat turquoise dont la vivacité dépend de la réflexion de la lumière. Les amateurs et collectionneurs apprécieront ces

broches et bijoux de cheveux – dont douze ornements capillaires estimés 600/800 € – témoignant de la virtuosité des artisans de l'époque Qing dans cet art ancestral nommé *dian cui*, aujourd'hui en voie de disparition. Sur trois coiffes de mariage du début du XX^e siècle (1 500/2 000 € chacune), caractérisées par la profusion et la qualité du décor, pas un millimètre carré qui ne soit chargé de pompons de soie, perles, corail, miroirs, cabochons de verre. Sur des tiges articulées en vermeil, encore des dragons qui pourchassent la perle centrale ! Une vente entre pièces muséales et œuvres empreintes d'une personnalité hors du commun, dont le nom s'écrit avec des idéogrammes signifiant «succès, réussite, accomplissement»... ■